

LA PRISON
D'ÉDIMBOURG,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

Paroles de M. Scribe et E. de Planard,

MUSIQUE DE M. CARAFA,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA COMIQUE,
LE 20 JUILLET 1833.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS - ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1833

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE DUC D'ARGILE.

GEORGE.

JENNY.

EFFIE , sa sœur.

SARAH.

PATRICE , alderman.

TOM , matelot contrebandier.

GILBY , prisonnier.

ALTREC , autre prisonnier.

NOBLES , VILLAGEOIS et BOURGEOIS d'ÉDIMBOURG , GENS DE JUSTICE , SOLDATS, et PRISONNIERS.

M. HENRY.

M. RÉVIAL.

M^{lle} MASSY,

M^{me} MARGUERON.

M^{me} PONCHARD.

M. GÉNOT.

M. HÉBERT.

M. VICTOR:

M. BELNIE.

Le premier acte est dans une campagne aux environs d'Édimbourg, les deux derniers se passent à Édimbourg même.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Campagne. Montagnes dans le fond, des champs moissonnés, tas de gerbes. Tout le premier plan du théâtre est un vaste hangar rustique sans clôture dans le fond, pour laisser voir la campagne. Sur le revers de la colline, un petit bâtiment entouré de rosiers avec une porte et une fenêtre fermée par un volet. A droite, sur le premier plan, la porte d'une ferme; de l'autre côté, des instrumens de labourage. — Au lever du rideau, des moissonneurs, leurs femmes et leurs enfans finissent leur ouvrage et entrent sous le hangar; Jenny y est assise à droite à une table rustique. Elle écrit en feuilletant un gros registre, et dispose des pièces de monnaie en diverses petites sommes pour payer les moissonneurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, MOISSONNEURS.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

La moisson est faite;
Cessons nos travaux;
Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

JENNY.

Que chaque père de famille
S'approche et dise son nom.

MOISSONNEURS.

Cette aimable et jeune fille
Est le chef de la maison.

JENNY.

Amis, le ciel à ma prière
Est favorable dans ce jour :
Auprès de moi, près de mon père
Ma sœur Effie est de retour.

MOISSONNEURS.

Quoi ! votre sœur est de retour ?
Ah ! pour nous tous c'est un beau jour !

SCÈNE II.

LES MÊMES, EFFIE sur la colline, sortant du pavillon. Elle en referme la porte et en serre la clé.

EFFIE, sans être vue des moissonneurs.

Que de monde !... Je suis tremblante.

Ah ! rappelons ma force chancelante !

C'est Jenny ! c'est ma sœur !... que ses jours sont heureux !
(*s'éloignant du pavillon et le regardant toujours.*)

Veillons dans l'ombre et le mystère

Sur mon bien le plus précieux.

Cachons à ma sœur, à mon père,

Combien mon sort est malheureux !

(*Pendant ce chant Jenny paie les moissonneurs.*)

JENNY, l'apercevant.

Ah ! la voilà, ma sœur chérie !

D'où viens-tu donc, ma bonne Effie ?

EFFIE, montrant la campagne.

De voir ces vallons, ces côteaux

Témoins des jeux de mon enfance.

JENNY.

Sans doute après six mois d'absence.

Ils ont dû te sembler bien beaux ;
 Mais dans tes yeux je vois des larmes !
 Qu'as-tu donc ?

EFFIE.

Je n'ai rien , ma sœur .

JENNY.

Pourquoi pleurer ? quelles alarmes
 Peuvent troubler notre bonheur ?

EFFIE.

Hélas ! la santé de mon père...
 Je tremble quand je songe à lui.

JENNY.

Ta vue et si douce et si chère
 Va le guérir dès aujourd'hui.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Dans notre chaumière
 Bonheur et plaisir
 Avec toi, j'espère,
 Vont nous revenir.
 Je veux à nos fêtes
 Te mener demain,
 Et que tu répètes
 Notre gai refrain :
 « Viens, ma bergerette,
 « Tendre et joliette :
 « J'entends la musette
 « Et le chalumeau.
 « Allons, en cadence
 « Courons à la danse
 « Qui déjà commence
 « Sous le vieux ormeau ! »

DEUXIÈME COUPLET.

Ah ! tu te rappelles
 Qu'on trouve en ces lieux
 Des amis fidèles
 Et des amoureux.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

Au bal du village
Ils vont dès demain
Pour te rendre hommage
Chanter leur refrain :
« Viens, ma bergerette, etc. »

EFFIE.

Paix! écoutez!... quel bruit a frappé mon oreille?

JENNY.

Ah! c'est mon père qui s'éveille!
J'y cours...

EFFIE, *l'arrêtant.*

Non, c'est à moi de remplir aujourd'hui
Un devoir que j'ai trop négligé jusqu'ici.

(Elle entre dans la ferme.)

MOISSONNEURS, *s'en allant par divers côtés.*

La moisson est faite;
Cessons nos travaux;
Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

SCÈNE III.

JENNY, PATRICE, *descendant la colline.*

JENNY.

C'est singulier!... ma pauvre sœur!... elle est presque aussi triste que quand elle nous quitta. *(voyant Patrice.)* Eh! mais, quel est ce monsieur qui regarde la ferme avec tant d'attention?

PATRICE.

N'est-ce pas ici, mon enfant, la demeure du vieux sous-officier Jackins, maintenant honnête fermier de ce pays?

JENNY.

Oui, monsieur, c'est mon père... et je suis Jenny Jackins, sa fille... Et si vous avez besoin de nous, soyez le bienvenu.

PATRICE.

C'est votre père que je désire voir.

JENNY.

Il a été bien malade; il l'est encore... Mais cependant, je vais lui dire...

PATRICE, *l'arrêtant.*

Non, non. (*à part.*) Pauvre vieillard! lui porter un coup si cruel! (*à Jenny.*) J'avais à lui demander quelques renseignemens que vous pourrez peut-être me donner. Ecoutez, je suis M. Patrice, un des aldermans d'Edimbourg.

JENNY, *reculant un peu.*

Ah! mon Dieu!

PATRICE.

Qu'avez-vous donc?

JENNY.

Rien... mais voyez-vous, je ne sais pourquoi les gens de justice... cela commence toujours par faire peur.

PATRICE.

Rassurez-vous.

JENNY.

Ah! j'y suis! je vois ce que c'est: on veut encore mettre en prison la folle de la montagne, cette malheureuse Sarah.

PATRICE.

Sarah!... Ne serait-ce pas une femme que je viens de rencontrer là, (*montrant la gauche.*) dans un pré, chantant et dansant toute seule?

JENNY.

C'est possible, monsieur, voilà près d'un an qu'elle a perdu tout-à-fait la raison, elle descend de la montagne pour venir dans nos villages demander du pain, et puis elle retourne dans ses rochers, près de sa mère, qui est, dit-on, une méchante femme; mais pour Sarah, elle n'a jamais fait de mal à personne, et je vous prie de la laisser en liberté.

PATRICE.

Nous verrons, mon enfant. Mais, dites-moi... car j'ai connu jadis votre père... il me semble qu'il avait deux filles?

JENNY.

Oui, moi et ma sœur aînée, qui s'appelle Effie.

PATRICE.

C'est cela, Effie... Et est-elle aussi jolie que vous?

JENNY, *souriant*.

Moi? est-ce que je suis jolie?... surtout auprès de ma sœur qui est aussi élégante et aussi distinguée que bien des dames d'Edimbourg... car elle n'a pas été élevée comme une villageoise.

PATRICE.

Vraiment?

JENNY.

Oh! non, monsieur!... je n'ai jamais quitté la ferme, moi; je peux tout au plus lire à la veillée une page de la Bible ou écrire le compte des moissonneurs; mais ma sœur a été élevée près d'ici, au château d'Arondel, par milady, une grande dame qui l'avait prise en amitié et lui a fait apprendre le dessin, la danse et la musique. Oh! j'avais là une sœur qui me faisait honneur, voyez-vous. Par malheur, de retour près de nous, je crois qu'elle s'ennuyait un peu; elle allait le soir rêver toute seule et se promener au bord de la mer; (*montrant le pavillon sur la colline.*) elle s'enfermait dans ce pavillon qu'elle fit construire pour ses études; quelquefois on aurait dit qu'elle avait pleuré; et puis de fraîche et jolie qu'elle était, elle devint pâle, elle changeait à vue d'œil; et quand nous lui demandions ce qu'elle avait, elle nous répondait que l'air de ce pays lui était mauvais, qu'elle y mourrait bientôt!... Et mon père se décida à l'envoyer à Edimbourg chez notre vieille tante Marguerite, qui est mercière près de la grande place du marché.

PATRICE.

Combien y a-t-il de cela?

JENNY.

A peu près six mois.

PATRICE.

Vous écrivait-elle?

JENNY.

Toutes les semaines.

PATRICE.

Et vous parlait-elle de ses chagrins?

JENNY.

Non, ce qui nous prouvait qu'elle n'en avait plus.

PATRICE.

Et quand est-elle revenue?

JENNY, *avec une joie naïve.*

Ce matin même. Oh! quelle surprise!... Je sortais au point du jour pour arroser les fleurs qui entourent son petit pavillon, quand j'en ai vu la porte entr'ouverte... C'est singulier, me suis-je dit, ma sœur en avait emporté la clé. Je m'approche, je veux entrer au pavillon, quand une femme en sort précipitamment, se jette dans mes bras et m'entraîne dans la chambre de mon père : c'était elle, ma sœur, que nous n'attendions pas. Oh! monsieur!... on ne meurt pas de joie!...

PATRICE, *avec curiosité.*

Et elle arrivait ainsi toute seule?... absolument seule?

JENNY.

Oui... Qui voulez-vous donc?...

PATRICE.

Et elle venait directement d'Edimbourg?... de chez sa vieille tante?

JENNY.

Sans doute,

PATRICE.

Ce matin? à ce compte elle a donc voyagé toute la nuit à travers les bruyères?... Une jeune fille seule!... quelle imprudence!

JENNY.

Oh! non pas!... j'oubliais... Mon père s'est étonné comme vous; mais elle a répondu que le meunier du village, Robin, qui repartit hier au soir d'Edimbourg, l'avait amenée dans sa voiture jusqu'au sentier de la grande prairie.

PATRICE, *vivement.*

Vraiment? est-il bien sûr? hier au soir, dites-vous, encore à Edimbourg?... le meunier d'ici près?... Robin, n'est-il pas vrai... (*à part.*) Courons, courons chez lui.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

JENNY, *étonnée.*

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

PATRICE, *sortant.*

Adieu, ma chère enfant ; je reviendrai vous voir. (*à part.*)
 Ah ! quel bonheur ! si la justice se trompait encore une fois !
 (*Il sort par la gauche et remonte avec précipitation la colline.*)

SCÈNE IV.

JENNY, *seule.*

CHANT.

Qu'a-t-il donc, où va-t-il si vite ?

Quel secret le trouble et l'agite ?

(*Elle regarde à gauche.*)

Qui vient encore ici ? c'est la pauvre Sarah !

Sa raison est perdue et l'amour la troubla.

SCÈNE V.

JENNY, SARAH.

SARAH.

Ah ! comme il lui ressemble

Et comme il est joli !

Ah ! vraiment, il me semble

Revoir mon bel ami !

Je serai sa compagne,

Il séchera mes pleurs ;

Pour lui sur la montagne

J'irai cueillir des fleurs.

Doucement il repose

Sur mon cœur amoureux !

Je veux d'un ruban rose

Entourer ses cheveux !...

Oh ! comme il lui ressemble, etc.

JENNY, *la regardant.*

Tantôt elle soupire,

Tantôt on la voit rire.

Bonjour, Sarah !

SARAH.

C'est vous, Jenny ?

JENNY.

Vous paraissez mieux aujourd'hui.

SARAH.

La soirée est charmante :

Que l'on est bien ici !

JENNY.

Vous me semblez contente ?

SARAH.

Oh ! je le suis aussi.

(Elle prend Jenny par la main, la conduit à l'écart et lui dit en confidence :)

Dieu finit ma misère
 Et mon adversité ;
 Désormais sur la terre
 J'aurai ma liberté.
 Au fond de sa chaumière
 Ma mère injustement
 Me tenait prisonnière
 Et me battait souvent ;
 Mais le méchant succombe
 Et voit son dernier jour.
 En prison dans la tombe
 Je l'ai mise à son tour.

JENNY.

O ciel ! malheureuse Sarah !
 Hélas ! que me dites-vous là ?

SARAH.

Pour moi plus d'esclavage !
 Et j'irai tous les jours
 Là-bas, sur le rivage
 Attendre mes amours !
 Mon ami qui voyage
 Près de moi reviendra ;
 Ou bien j'ai son image
 Qui me consolera.

JENNY.

Hélas ! infortunée !

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

SARAH.

Chantons toutes les deux.

JENNY.

Affreuse destinée!

SARAH, *se fâchant.*

Chantez donc, je le veux.

JENNY.

Calme-toi!

SARAH, *à genoux.*

Je t'en prie.

JENNY.

Que veux-tu?

SARAH.

Ma chanson.

JENNY.

Eh quoi!

SARAH.

Je t'en supplie.

JENNY, *avec pitié.*

Volontiers.

SARAH, *riant.*

Tout de bon?

JENNY.

Volontiers; je suis prête.

SARAH, *cherchant.*

Attends!... attends!..., ma tête...

ENSEMBLE.*(Sarah chante et Jenny répète.)*

Oh! comme il lui ressemble

Et comme il est joli!

Ah! comme il lui ressemble, etc.

SARAH.

Là! je vous remercie, vous n'avez fait du bien... Ah!
j'oubliais quelque chose: donne-moi du pain; j'ai faim.JENNY, *courant à un panier sur la table, lui donne du pain
et des pommes.*

Oh! mon Dieu! tenez, Sarah, tenez.

SARAH.

Merci, quand j'en voudrai je reviendrai ; car je sais que vous êtes bonne, vous ; jamais vous n'avez ri en courant après moi comme les enfans du village... la folle ! la folle ! la voilà !... (*mordant dans son pain et riant.*) Ils disent que je suis folle ; mais je sais bien que je ne le suis pas. (*brusquement.*) Adieu, je m'en vais.

JENNY.

Et où irez-vous, pauvre fille, si votre mère est morte ?

SARAH, *riant.*

Ma mère ? ah ! oui ! je l'ai emportée hier au soir ; j'ai passé la nuit à l'ensevelir dans le sable ; j'ai mis dessus de la verveine et du romarin... Mais c'est égal, je ne suis pas seule au monde ; l'image de George est avec moi.

JENNY.

Et quel est donc ce George qui a décidé de votre sort ?

SARAH.

Personne ne le saura ; mais il me l'a dit, à moi, quand il se cachait dans notre cabane... Il donna de l'or à ma mère, mais non pas à moi... Je n'avais besoin de rien ; il était là !... Je le voyais ; ensuite... qu'est-il donc arrivé ?... Ah ! voilà les gens de justice !... entends-tu ?... ils gravissent les rochers ! Mais il sera trop tard : George est parti avec nos amis, avec les contrebandiers... il m'a embrassée !... Voilà la barque qui l'emporte ! Depuis ce temps, ma raison, mon cœur, toute mon existence... Je pleure, je chante ; je voudrais mourir ; et puis j'aime la vie... Il y a dans tout cela du mal et du bien... on n'y peut rien comprendre... Oh ! Jenny ! vous verrez, si vous aimez un jour !... (*vivement.*) Adieu !... (*Elle s'en va par la gauche.*)

JENNY, *rentrant à la ferme.*

Adieu donc ; mais revenez demain, tous les jours, entendez-vous ?... Mon Dieu, protégez-la !...

SCÈNE VI.

SARAH, seule, après une fausse sortie revient sur ses pas et va s'asseoir un instant sur un banc avec une physionomie égarée.

Où allais-je donc?... je ne m'en souviens plus... Ah! si! si!... Ce bel enfant... il m'attend, il pleure, sans doute. Oui!... je l'ai abandonné pendant toute la nuit!... Mais qui l'a donc apporté dans notre cabane?... pourquoi l'ai-je trouvé là, tout seul, sur des feuilles sèches?... auprès de ma mère morte?... (*vivement.*) Mais il doit avoir faim!... Ah! ma chèvre est là-haut!... courons! courons! (*Ritournelle. Elle court pour monter la colline et s'arrête brusquement en voyant les rosiers qui entourent le pavillon.*)

CHANT.

Voici des fleurs : qu'elles sont belles!
 Pour lui je voulais en cueillir.
 Emportons ces roses nouvelles.

(*Ritournelle. Sarah cueille des fleurs, puis elle s'arrête avec un mouvement de surprise et met son oreille à la porte du pavillon.*)

(*vivement.*)

Qu'ai-je entendu?... ces cris!... Entrons!... je veux ouvrir!

(*Elle cherche à enfoncer la porte, qui lui résiste; alors elle force le volet de la fenêtre et saute dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

SARAH, dans le pavillon, TOM, descendant la colline et entrant par la droite.

COUPLETS.

TOM.

Assis dans ma barque,
 Je passe mes jours
 En joyeux monarque
 Qui chante toujours.
 Ainsi qu'une étoile
 Filant dans les airs,

Ma légère voile
 Vole sur les mers.
 L'onde est mon empire :
 Tout m'y semble à moi ;
 Ce que je désire
 Est ma seule loi.
 Assis dans ma barque , etc.

(Ici on voit Sarah ressortir par la fenêtre du pavillon, repousser le volet et s'enfuir rapidement vers le sommet de la montagne, emportant quelque chose sous son manteau.)

DEUXIÈME COUPLÉ.

TOM, *continuant.*

L'enfant de ma mère,
 Beau comme l'Amour,
 Sur une galère
 A reçu le jour.
 Au port de Madère
 Le vaisseau toucha,
 Et mon tendre père
 Soudain me grisa.
 J'ai suivi ma route,
 Toujours en bateau ;
 Sans en boire goutte,
 J'ai vécu sur l'eau.
 L'enfant de ma mère, etc.

SCÈNE VIII.

TOM, GEORGE, *arrivant par la gauche.*

(Il commence à faire nuit.)

GEORGE, *avec agitation.*

C'est toi, Tom? que fais-tu ici?

TOM.

Ah! te voilà, pourtant.

GEORGE.

Et la chaloupe?

TOM.

Toujours cachée dans la petite baie et gardée par quatre de nos hommes.

GEORGE.

Et pourquoi la quitter?

TOM.

Je crevais d'ennui; il y a vingt ou trente heures que nous t'avons mis à terre et que nous attendons ton retour. Je te cherche, je me promène, je chante; j'ai encore à vendre une tonne de genièvre, et j'allais voir dans cette ferme si l'on veut en boire.

GEORGE.

Et as-tu vu quelqu'un de ses habitans?

TOM.

Non, j'arrive.

GEORGE.

Il suffit, c'est moi qui veux y entrer; éloigne-toi.

TOM.

Et où veux-tu que j'aille?

GEORGE.

En sentinelle, là-haut... (*montrant la gauche.*) sous ce bouquet d'arbres qui domine la route.

TOM, *vivement.*

Comment, en sentinelle?... est-ce que ces coquins, ces employés de l'accise sont encore en campagne?

GEORGE.

Oui. Sur le chemin d'Edimbourg, j'ai vu des gens de justice qui arrivaient au prochain village; cours te placer là-haut; s'ils approchent d'ici, reviens m'en prévenir, et nous partons soudain.

TOM.

Tu te moques de moi! décampons tout de suite!

GEORGE.

Décampe donc tout seul, il faut que j'entre là.

TOM.

Et ton passeport pour l'autre monde? veux-tu donc le

prendre ce soir? veux-tu te laisser harponner comme une baleine endormie? quand tu te sauvas sur mon bord, ne me dis-tu pas que la griffe de ces oiseaux de proie avait parafé ta sentence?

GEORGE.

Oui, mais en ce moment...

TOM.

Au large! au large, mon garçon! je n'abandonne pas ainsi l'homme le plus brave de mon équipage; on te connaît sur cette côte: Cette fille que tu as rendu folle d'amour peut te rencontrer... regagnons vite la pleine mer, la justice ne viendra pas t'y chercher, elle n'a pas encore trouvé le moyen de planter une potence sur la pointe d'une vague.

GEORGE, *très vivement.*

Par grace! par pitié! fais ce que je te dis! un instant! un seul instant!... tu ne sais pas ce que je souffre!...

TOM.

Encore!... tu me fais compassion, ou le diable m'emporte!... Allons, je vais au poste, je te donne un quart-d'heure, et que la peste soit de ce maudit rivage! toutes les fois que nous y descendons tu es agité comme une tempête.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

(Il fait tout-à-fait nuit.)

GEORGE, *seul.*

CHANT.

Est-elle ici? que vais-je apprendre?
Voyons! je n'ai plus d'autre espoir.
Entrons! On vient... je crois entendre...

SCÈNE X.

GEORGE, EFFIE, *sortant de la ferme avec précaution.*

EFFIE.

Il est nuit! on ne peut me voir :
Au pavillon je puis enfin me rendre.

GEORGE.

Quelle voix!

EFFIE.

Ciel!

GEORGE.

Effie!

EFFIE.

O Dieu!

GEORGE.

C'est moi!

EFFIE, *dans ses bras.*

Ah!

GEORGE.

Oui, je suis près de toi.

EFFIE.

Oh! mon ami!

GEORGE.

Mon bien suprême!

EFFIE.

Que tu m'es cher!

GEORGE.

Ah! que je t'aime!

EFFIE.

Je te revois!

GEORGE.

Jour de bonheur!

EFFIE.

Tu m'es rendu!

GEORGE.

Viens sur mon cœur!

ENSEMBLE.

Ah! tous les maux de l'absence
Sont oubliés dans ce jour!
Tu me rends, par ta présence,
Tout le bonheur de l'amour.

GEORGE.

Ah! pardonne-moi l'abandon où je t'ai laissée; j'ai couru les mers au caprice des contrebandiers qui m'avaient sauvé. Hier enfin je débarque, un berger me dit que tu es à Edimbourg chez une parente; j'y cours: depuis dix jours tu en étais partie, et mon inquiétude....

EFFIE, *avec une grande émotion.*

Oui, George, j'ai passé dix jours dans les montagnes, chez cette femme dont la chaumière isolée t'a jadis servi d'asile.

GEORGE.

La mère de Sarah?

EFFIE.

Elle-même; dans ma détresse je me suis souvenu que tu m'en avais parlé, et la honte m'ayant forcée de quitter la ville...

GEORGE, *avec surprise.*

La honte!... que dis-tu?

EFFIE.

Ah! prends pitié de moi!... le secret de nos amours, le mystère qui nous environne ne sont plus possibles! il faut tout avouer, tout dire à haute voix; il le faut ou je meurs!... Ecoute: je t'ai rencontré dans la campagne, malheureux, abandonné; j'ai conservé tes jours et je t'ai donné les miens; j'ignorais ton sort, ta naissance; tu parlais de ton père, des chagrins que tu lui donnais; mais jamais tu n'as voulu me dire son nom, et cependant, pauvre fille!... ma confiance en toi triompha de ma raison. A genoux devant Dieu, il fut le seul témoin de nos sermens et de notre union; mais Dieu m'ordonne aujourd'hui de les révéler. Jetons-nous aux pieds de mon père, dis-moi quel est le tien, courons, courons vers lui!... Il faut parler, te dis-je; il

faut tout découvrir, pour toi, pour mon honneur et celui de ton fils!...

GEORGE, *très vivement.*

O ciel!...

EFFIE, *de même.*

Oui, George, à ton départ, je portais dans mon sein...

GEORGE, *la serrant dans ses bras.*

Oh! pauvre infortunée!

EFFIE.

Ne pense qu'à ton fils, au bonheur d'être père!

GEORGE.

Mon fils! et où est-il?

EFFIE.

Ici, tu vas le voir.

GEORGE.

Conduis-moi.

EFFIE.

Il est là, il est là cet enfant si chéri.

(*Elle entraîne George vers le pavillon; Tom les arrête en arrivant précipitamment.*)

SCÈNE XI.

EFFIE, GEORGE, TOM, *arrivant par la gauche.*

TOM.

Alerte! alerte!

GEORGE, *à Effie, la rassurant.*

Ne crains rien.

TOM, *voyant Effie.*

Une fillette!... ah! ah! mon camarade...

GEORGE, *sévèrement.*

Tais-toi! tes nouvelles, voyons?

TOM.

Mauvaises; comme tu le disais, une escouade est près d'ici; je l'espionnais couché le long de la route, quand un

courrier venant de la côte a suspendu la course de ces animaux malfaisans.

GEORGE.

Un courrier ?

TOM.

Oui ; et voici sa gazette. Des troupes anglaises débarquent à l'instant pour nous donner la chasse ; un lord , un vice-roi , un diable arrive de Londres avec de pleins-pouvoirs pour pacifier l'Ecosse et faire pendre à son bon plaisir. Voilà qui nous regarde ; ainsi gagnons la mer ; à la chaloupe , allons !

GEORGE.

Et ce lord général ? n'a-t-on pas dit son nom ?

TOM.

C'est un nom bien connu , le duc d'Argyle.

GEORGE , *à part.*

O ciel !

FINAL.

EFFIE , *à George.*

Mais qu'as-tu donc ?

GEORGE , *lui répondant.*

De la prudence !

TOM.

Mais qu'est-ce donc ?

GEORGE ,

O sort cruel !

EFFIE.

Pourquoi frémir ?

GEORGE.

Hélas ! silence !

TOM.

Allons , partons !

GEORGE.

O juste ciel !

ENSEMBLE.

GEORGE.

Qu'ai-je entendu ? mon cœur s'op-
presse !

Que faire, hélas ! que devenir ?

EFFIE.

Songez toujours à ma tendresse ;

Mais soyez prudent : il faut partir !

TOM.

Ah ! ventrebleu ! le temps nous presse !

Allons, allons, il faut partir !

(regardant à gauche.)

Ah ! que le ciel nous soit propice !

Tens, vois-tu, vois-tu ces soldats,

Et les limiers de la justice

Qui sans doute sont sur nos pas !

ENSEMBLE très vif.

EFFIE.

En le quittant mon cœur s'opprime ;
Quel sera donc notre avenir ?

GEORGE et TOM.

Allons, allons, le temps nous presse ;
Allons, allons, il faut partir !

(Ils sortent précipitamment par le fond à droite.)

SCÈNE XII.

EFFIE, sur le devant de la scène ; PATRICE, suivi de soldats et de gens de justice ; VILLAGEOIS, qui regardent le cortège avec curiosité.

EFFIE, regardant fuir George.

Oh ! mon Dieu ! puisse-t-il échapper à leur vue !

Cachons bien la frayeur dont mon âme est émue.

ENSEMBLE.

PATRICE et SOLDATS.

A cet ordre sévère

Que nous devons remplir

Rien ne peut nous soustraire ;

Il nous faut obéir.

ACTE I, SCÈNE XII.

21

VILLAGEOIS.

Quel est donc ce mystère ?
Il s'en faut éclaircir.
Mais quel ordre sévère
Les fait ici venir ?

PATRICE, à *Effie*.

N'êtes-vous pas la jeune Effie ?

EFFIE, *surprise*.

Oui, monsieur, oui, monsieur, c'est moi.

(à part.)

D'effroi je suis toute saisie.

PATRICE.

Fille du vieux Jackins ?

EFFIE.

Oui, monsieur, c'est bien moi.

PATRICE.

Je vous arrête ici.

EFFIE.

Ciel !

PATRICE.

Au nom de la loi !

SCÈNE XIII.

JENNY, PATRICE, EFFIE.

JENNY, *sortant de la ferme*.

Quel bruit et quelle en est la cause ?
Cessez un tapage pareil ;
Et de mon père qui repose.
Respectez au moins le sommeil.

EFFIE.

Ma sœur !... on m'enlève à mon père !

JENNY.

Que dis-tu ?

VILLAGEOIS.

Quel est ce mystère ?

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

JENNY.

Vouloir l'arracher de mes bras!
Pourquoi?

PATRICE, à Jenny.

Ne m'interrogez pas.

JENNY.

Au nom du ciel!

PATRICE.

Parlez plus bas!

*(Il prend les deux sœurs par la main, les conduit au bord
du théâtre et s'adressant à Jenny.)*

Le meunier du village
N'a point fait de voyage,
Et cette nuit n'a pas
Accompagné ses pas.

(Il désigne Effie.)

EFFIE.

Ciel!

JENNY.

Quel mystère! hélas!

PATRICE, à Effie.

Ce mensonge coupable
Augmente les soupçons
Dont le poids vous accable.

JENNY, à sa sœur.

Réponds-lui dont, réponds.

EFFIE.

Que dire?... ah! misérable!

PATRICE.

Avez-vous à l'honneur
Cessé d'être fidèle?

JENNY.

Dieux!

PATRICE.

Avez-vous le cœur
D'une mère cruelle?

JENNY, *avec indignation.*
Une mère!

EFFIE.

O douleur!

PATRICE.

Est-ce une calomnie?
Un bruit sourd se répand
Qu'un malheureux enfant
De vous reçut la vie.

JENNY.

O mon Dieu!

EFFIE, *avec force.*

Poursuivez.

JENNY.

Non, non, on vous abuse.

EFFIE,

Je l'avoue... Achevez.

PATRICE, *à Jenny.*

Et la rumeur publique en ce moment l'accuse,
Pour cacher ce forfait par un forfait plus grand,
D'avoir... d'avoir secrètement
Donné la mort à son enfant!

EFFIE, *s'écriant et courant au pavillon.*

Quelle horreur!... il est là!... mon enfant!... mon enfant!

ENSEMBLE très vif.

TOUS, *hors Jenny.*

Ah! d'un crime semblable,
D'un aussi grand forfait
Elle n'est point coupable!
Sur elle on s'abusait.

JENNY.

O ciel! ma sœur coupable
A l'honneur a forfait?
Oh! malheur qui m'accable!
O terrible secret!

(On entend un cri de désespoir dans le pavillon.)

EFFIE, *rentrant en scène, pâle et dans le plus grand désordre.*

Mon fils! mon fils! ah! daignez me le rendre!
Ma voix l'appelle en vain! il ne peut plus m'entendre!

TOUS.

Que dites-vous?

LA PRISON D'ÉDIMBOURG.

EFFIE , à Jenny.

Ma sœur!... ô regrets superflus!

Mon fils!... il était là!... je ne le trouve plus!

PATRICE , à Jenny.

Vous le voyez, le soupçon qui l'actuse

N'est que trop fondé maintenant.

EFFIE , au désespoir.

Mon enfant! mon enfant! rendez-moi mon enfant!

JENNY , à Patrice.

Quoi! jusqu'à sa douleur, tout vous semble une ruse?

PATRICE.

La justice prononcera.

(à sa suite.)

Faites votre devoir, messieurs, entraînez-la.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

PATRICE.

A cet ordre sévère

Il nous faut obéir!

EFFIE.

O malheureuse mère!

Je n'ai plus qu'à mourir!

JENNY.

Effroyable mystère!

Hélas! que devenir?

VILLAGEOIS.

Hélas! et son vieux père!

Il n'a plus qu'à mourir!

(Les gens de justice arrachent Effie des bras de sa sœur et l'entraînent. Jenny veut courir après eux, mais en ce moment on voit s'entrouvrir la porte de la ferme, elle s'y précipite en s'écriant : Mon père!... et tombe à genoux contre la porte qu'elle referme. Le rideau se baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle du palais royal d'Édimbourg. Au fond on voit deux portes et plusieurs autres latérales. Au lever du rideau, le duc d'Argyle est assis près d'une table, et reçoit les députations des diverses corporations de la ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'ARGYLE, NOBLES, DAMES, MAGISTRATS, MARCHANDS, MILITAIRES, BOURGEOIS *des deux sexes*, PATRICE.

CHOEUR.

Au nom de cette noble ville,
Nous jurons, soumis à la loi,
Obéissance au chef habile
Qui représente ici le roi.

AIR.

LE DUC, *se levant.*

La révolte et la guerre,
Les forfaits, la colère
Ont comblé la misère
Des vaillans Écossais.
Qu'à ma voix on oublie
La discorde ennemie;
Et rendons la patrie
Aux douceurs de la paix.
Ce pays qui m'a vu naître
Fut toujours cher à mon cœur.
A la cour j'ai fait connaître

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

Vos regrets, votre malheur.

Oui, j'accours de l'Angleterre

Vous sauver, vous réunir ;

Et pour vous je suis un père

Qui pardonne au repentir.

(*les congédiant.*)

Oui, j'ai tous les droits souverains :

Allez publier mes desseins.

LE CHOEUR , *en sortant.*

Au nom de cette noble ville, etc.

SCENE II.

PATRICE , LE DUC.

LE DUC.

Réstez, monsieur Patrice, et rendez-moi compte de ce qui s'est passé la nuit dernière. Vous venez des prisons, n'est-ce pas ? vous avez exécuté mes ordres ?

PATRICE , *préoccupé.*

Oui, mylord, j'ai fait entrer des troupes, la révolte des prisonniers est apaisée ; mais le geôlier a été victime de sa négligence, ils l'ont tué, et votre seigneurie ne saurait trop se presser de nommer à sa place. Il faudrait un homme de tête, de résolution, et en même temps un gaillard expérimenté qui eût du tact, de l'aplomb et de la finesse.

LE DUC.

Voilà bien des conditions ; et à ce compte je ne connais pas beaucoup d'hommes d'état dignes d'être geôliers. Mais occupez-vous de ce choix et dès aujourd'hui.

PATRICE , *avec émotion.*

Oui, mylord... mais un intérêt bien plus puissant m'occupe et me tourmente !... Encore un instant d'audience !... un seul instant, mylord, je l'implore de vous.

LE DUC , *étonné.*

Quel langage !... parle sans t'émouvoir ; n'es-tu pas le fidèle ami de ma maison ?

PATRICE.

Eh bien ! monseigneur, vous arrivez ici avec les pouvoirs de la couronne, et surtout celui de pardonner.

LE DUC.

Oui, aux révoltés politiques, mais voilà tout ; et je ne puis rien sur les franchises de la ville et la juridiction des bourgeois.

PATRICE.

Il suffit, monseigneur, et vous pouvez donc m'accorder la grace que je vous demande.

LE DUC.

Explique-toi.

PATRICE.

Un malheureux !... un ami du jeune prince qui fut vaincu à Culloden, un serviteur du prétendant vient ce matin même de se confier à moi.

LE DUC.

O ciel !

PATRICE.

Eh ! mylord, l'infortune a des droits sur un noble cœur.

LE DUC.

Funeste effet des guerres civiles !... mais achève, quel est le nom de cet homme ?

PATRICE, *avec une émotion croissante.*

Il n'a point compromis celui de sa famille ; c'est sous un nom vulgaire qu'il a été proscrit ; on peut donc le sauver, mais c'est de ses parens qu'il faut obtenir grace.

LE DUC.

Comment ?

PATRICE.

Son père est un appui de la couronne d'Angleterre.

LE DUC.

Que dis-tu ?

PATRICE.

Il croit que son fils voyage pour ses plaisirs sur le continent...

LE DUC, *avec intérêt et vivacité.*

Qu'entends-je?... parle vite.

PATRICE.

Je n'ose pas, mylord.

LE DUC.

Dieu ! serait-il possible !

SCÈNE III.

LE DUC, PATRICE, *sur le devant du théâtre ; GEORGE, entr'ouvrant une porte à gauche.*

TRIO.

LE DUC, *sans voir George.*

Quel est donc ce mystère ?

PATRICE.

Écoutez ma prière !

LE DUC.

Quel soupçon dans mon cœur !

PATRICE.

Pardonnez, monseigneur !

LE DUC.

Quel est donc ce jeune homme ?

PATRICE.

Ah ! mylord !

LE DUC.

Il se nomme ?...

PATRICE.

Calmez-vous !

LE DUC.

Je ne puis.

Quel est-il ?

GEORGE, *à ses genoux.*

Votre fils !

LE DUC.

Malheureux !

GEORGE.

Ma misère...

LE DUC, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras!

GEORGE, *s'y précipitant.*

Ah! mon père!

ENSEMBLE.

LE DUC.

Juste ciel! que de larmes

M'eût coûté ton malheur!

Viens finir tes alarmes

Dans mes bras, sur mon cœur!

GEORGE.

Pardonnez à mes larmes!

J'ai servi le malheur:

Ce devoir a des charmes

Et plaisait à mon cœur.

PATRICE.

Pardonnez à ces larmes:

Il servit le malheur;

Ce devoir a des charmes

Et plaisait à son cœur.

LE DUC, *à son fils.*

Sois discret, soit prudent!

GEORGE, *désignant Patrice.*

C'est mon seul confident.

LE DUC.

Tu diras qu'un voyage

Dans de lointains pays...

GEORGE.

Il suffit.

LE DUC, *désignant une porte à droite.*

Va quitter cet habit misérable.

Entre là: sur ma table

Tu verras...

GEORGE.

J'obéis.

Calmez-vous.

LE DUC, *l'embrassant encore.*

O mon fils!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*George sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

LE DUC, PATRICE, JENNY, EFFIE, QUATRE SOLDATS,
entrant par la porte du fond.

JENNY, *à sa sœur.*

Du courage, ma sœur ; Dieu ne nous abandonnera pas.

LE DUC, *les voyant.*

Qu'est-ce donc ?

PATRICE.

Hélas ! la jeune fille dont j'ai déjà parlé à votre seigneurie : et puis sa sœur qui l'accompagne.

LE DUC, *regardant Effie.*

Quoi ? des traits si doux et un cœur dénaturé ! (*à Patrice.*)
Emmenez ces soldats dans la salle des assises ; voyez si la séance va s'ouvrir et revenez m'en instruire.

(*Patrice sort avec les soldats.*)

SCÈNE V.

LE DUC, JENNY, EFFIE.

LE DUC, *à Effie.*

Approchez, et ne tremblez pas si vous êtes innocente.

JENNY.

Son malheur l'accable, mylord ! C'est à moi d'avoir de la force, et de vous implorer au nom de mon père. Il m'a dit que vous ne repousseriez pas les enfans de votre vieux soldat Philippe Jackins.

LE DUC.

Que dites-vous ?... ce brave sous-officier qui fut blessé en me secourant, et à qui j'ai donné une petite ferme dans les montagnes ?

JENNY.

Oui, mylord, rappelez-vous vos bontés ! On dit que les bienfaits attachent le bienfaiteur, et vous nous protégerez encore.

LE DUC.

Eh ! que puis-je pour vous ? je ne suis pas son juge , le tribunal s'assemble ; la loi est terrible contre le forfait dont on accuse votre sœur. (*à Effie que Jenny fait passer près du duc.*) Mais vous, malheureuse fille, n'avez-vous rien à me confier ? qu'allez-vous leur dire pour vous défendre ?

EFFIE.

Me défendre ! et pourquoi ?

ROMANCE.

PREMIER COUPLLET.

Ah ! mylord ! le nom de mère
N'est-il pas mon défenseur ?
Votre loi, dans sa colère ,
Se fonda sur une erreur.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir.
Quand le crime est impossible ,
C'est un crime de punir.

DEUXIÈME COUPLLET.

Le malheur fut mon partage :
Terminons mon triste sort.
Viens, ma sœur, j'ai du courage,
Car mon cœur est sans remord.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir :
Quand le crime est impossible,
C'est un crime de punir !

LE DUC.

Mais êtes-vous donc abandonnée du malheureux qui a porté le trouble et le déshonneur dans une honnête famille ?

EFFIE, *vivement.*

Mylord, n'injuriez ni mon époux ni moi ! et si Dieu seul a reçu nos sermens, en sont-ils moins sacrés et moins solennels ?

LE DUC.

Voilà l'exaltation de toute jeune fille trompée.

EFFIE.

Non, mylord, non, vous ne connaissez pas celui que j'aime ! Il ne peut être ici, il ignore mon malheur ; mais s'il le connaissait, il viendrait me défendre ou mourir avec moi !

LE DUC.

Et quel est-il ? parlez ; peut-être son témoignage...

EFFIE, *pleurant.*

Je ne puis rien vous dire !

JENNY, *étonnée.*

Ma sœur !...

EFFIE.

Oui... tout est contré moi... je suis bien malheureuse !

LE DUC.

Eh quoi ? vous ne ferez pas d'autre réponse à vos jnges ?

EFFIE.

Je leur dirai la vérité comme je puis la dire à vous-même. Oui, mylord, je suis coupable envers mon père et ma sœur ; je leur ai caché mon amour. C'est dans les montagnes, chez une vieille femme étrangère que j'ai donné le jour à mon enfant ; elle me tenait cachée à tous les yeux ; mais avant-hier matin j'entendis des gémissemens, je sors de ma retraite, et je trouve cette femme à terre, tenant encore un flacon de genièvre et expirant dans les plus hideuses convulsions !... Je posai mon enfant, je courus dans la campagne pour chercher du secours ! mais personne !... un désert ! Je reviens... Jugez de ma surprise... la femme morte avait disparu !... j'eus peur, je perdis la tête, j'emportai mon enfant ! je passai la nuit à chercher à travers champs la maison de mon père : j'y arrive ; tout dort encore ; je cache mon fils dans un pavillon dont j'avais la clé ; je m'éloigne un instant !... O malheureuse !... cet enfant, mon seul bien, je ne l'ai plus trouvé ; on me l'a dérobé !... et sans doute il est mort !... et c'est à moi, mylord, qu'on vient le demander !... et l'on m'accuse ! et l'on ne veut pas croire à mon désespoir !... O mon Dieu ! cependant les larmes d'une mère ne savent pas mentir !

LE DUC, *attendri.*

Venez, nous tâcherons de les persuader, mais hélas!
l'in vraisemblance de votre récit...

JENNY, *inquiète.*

Quoi! mylord?...

LE DUC, *lui répondant.*

Priez Dieu, mon enfant.

SCÈNE VI.

LE DUC, EFFIE, JENNY, GEORGE, *en habits de son rang.*

GEORGE, *entrant vivement.*

Ah! que viens-je d'apprendre?... on l'accuse d'un
crime!... on ose l'outrager!

EFFIE, *s'écriant et courant à lui.*

O ciel! George en ces lieux!

LE DUC.

Quels cris!...

GEORGE, *à Effie.*

Ah! je sais tout! ton désespoir, leur injustice!... mais
j'accours près de toi, je viens rassurer ton ame innocente;
et c'est à ton époux qu'appartient ta défense!...

LE DUC, *vivement.*

Son époux!... vous, mon fils?

LES DEUX SŒURS, *dans le plus grand étonnement et tombant
aux pieds du duc.*

Son fils!

LE DUC, *les relevant.*

O comble de malheur!... quoi! George, ce pardon que
je viens d'accorder, en voilà donc la récompense! En em-
brassant votre père vous n'avez point osé lui faire un aveu
qui le rend peut-être plus infortuné que vous-même.

GEORGE.

Vous alliez tout savoir, j'en atteste l'honneur!... Oh!
vous la connaîtrez ma compagne chérie, vous la nommerez

votre fille, vous la protégerez contre ses accusateurs, et votre cœur si noble...

LE DUC, *vivement.*

Silence!... à ce prix *seul* je puis retenir mon courroux. Contraignez-vous tous deux. Laissez-moi la conduire devant les hommes prévenus qui vont décider de son sort. Je ferai tout pour la sauver. Je la plains, car je vois que tu la trompas comme ton père, et ton ingratitude...

GEORGE.

Ah! que votre rigueur...

LE DUC, *très vivement.*

Tais-toi, te dis-je; on vient!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PATRICE.

PATRICE.

Les juges attendent, mylord.

LE DUC, *à Effie.*

Allez; je vous rejoins. Suivez monsieur Patrice.

(*Les deux sœurs sont emmenées par Patrice. George veut les suivre; le duc l'arrête et le conduit au bord du théâtre; les portes du tribunal se referment*)

SCÈNE VIII.

LE DUC, GEORGE.

LE DUC, *très vivement.*

Malheureux!

GEORGE.

Ah! mon père!

LE DUC.

Quel amour insensé!

GEORGE.

Ah! vous ne savez pas que cet amour m'a sauvé du désespoir, et que sans la tendresse de cette pauvre fille...

LE DUC.

Sa tendresse!... et c'est toi qui la conduis à la mort!

GEORGE, *voulant sortir.*

Grand Dieu!

LE DUC, *avec force.*

Reste! reste, imprudent!... veux-tu donc te perdre toi-même et découvrir à ce tribunal le secret qui ferait tomber ta tête? Je vais m'y rendre seul; reste ici, je le veux; et qu'un profond silence...

SCÈNE IX.

LE DUC, GEORGE, PATRICE.

PATRICE.

Pardon, mylord, mais je viens vous annoncer une nouvelle importante. Ce chef de contrebandiers si redoutable sur toute la côte, nous le tenons enfin; une femme, une folle nous l'a livré.

GEORGE, *à part.*

Eh quoi! serait-ce Tom?

LE DUC, *cachant son trouble.*

Nous verrons plus tard cette affaire, monsieur Patrice.

PATRICE.

Oh! cette affaire n'en est pas une, mylord; dans dix minutes on va le pendre et tout sera dit; ce n'est rien: mais votre seigneurie m'a chargé de remplacer le geôlier qu'on a tué la nuit dernière, et je venais lui proposer..

LE DUC.

ne Je puis, on m'attend; mais mon fils va vous écouter. Terminez avec lui... (*bas à George.*) Vous m'avez entendu! restez, je vous l'ordonne.

(*Il entre au tribunal.*)

SCÈNE X.

PATRICE, GEORGE.

PATRICE, *tenant un papier.*

Eh bien ! mylord, qui choisirez-vous pour geôlier ? voici la liste de trois ou quatre drôles qui connaissent déjà les prisons pour avoir mérité d'y être ; mais il est certaines places où l'expérience est nécessaire.

GEORGE, *sans l'écouter.*

Dites-moi, monsieur Patrice, comment nommez-vous ce contrebandier qu'on vient d'arrêter ?

PATRICE.

Oh ! ces gens-là ne gardent jamais un nom plus de vingt-quatre heures ; ils usent dans leur vie toute la légende de l'almanach.

TOM, *criant en dehors.*

Ne serrez pas, canaille ! ou par le grand diable d'enfer !...

GEORGE, *à part.*

C'est lui !

PATRICE.

Eh ! tenez, monseigneur, je l'entends ; on l'amène.

GEORGE, *à part, allant s'asseoir à droite.*

Il va me reconnaître !

SCÈNE XI.

GEORGE, PATRICE, TOM, *tenu par des douaniers.*TOM, *se débattant.*

Lâchez-moi, vous dis-je, chiens courans que vous êtes ! avez-vous peur d'un homme, quand vous voilà une douzaine ? O race de Satan ! si je vous tenais à quelques toises du rivage !...

PATRICE.

Silence ! approche-toi , et parle à mylord.

TOM.

Et que voulez-vous que je dise , sinon que je suis un négociant pas plus voleur que bien d'autres ? je tiens boutique sur l'eau au lieu de l'ouvrir sur la rue , voilà toute la différence ; et quant à ma patente , ce n'est pas ma faute si je ne la paie pas : on n'est jamais venu me la demander.

PATRICE , *le poussant vers George.*

Point de bavardage , voilà ton juge.

TOM , *à George.*

Eh bien ! mon doux juge , de quoi s'agit-il ? j'espère que vous me direz... (*George se retourne.*) Ah ! mille canons !

PATRICE , *surpris.*

Hein !

GEORGE , *sévèrement à Tom.*

Qu'est-ce donc ?

TOM , *se remettant et riant sous cape.*

Rien , rien , mylord .. la colère d'être amené ici malgré moi m'a fait jurer comme un païen , voyez-vous ; mais tout est dit , et le respect que je vous dois...

GEORGE.

Finissons !

TOM.

Oui , mylord , je me conduirai bien , soyez tranquille... (*à part.*) Voilà la justice contrebandière à présent !

GEORGE , *éloignant Patrice du geste.*

Laissez-moi lui parler.

DUO.

(*Ce duo entre George et Tom se chante à voix basse et sur le devant du théâtre. Patrice et les douaniers restent dans le fond.*)

TOM.

C'est toi ? je n'y puis rien comprendre.

GEORGE.

Plus bas ! on pourrait nous entendre.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

TOM.

Mais comment!...

GEORGE.

Je te l'apprendrai.

TOM.

Et mes jours?

GEORGE.

Je les sauverai ;

Ainsi tais-toi.

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot!

TOM.

Je suis muet.

*ENSEMBLE.*GEORGE , *à part.*TOM , *à part.*

Redoublons de mystère.

Ah! l'excellente affaire!

Pour moi plus de bonheur!

Et pour moi quel bonheur

Mais , hélas! de mon père

D'avoir pour mon confrère

Sauvons au moins l'honneur!

Un coquin grand seigneur!

GEORGE.

Veux-tu devenir honnête homme ?

TOM

Ce nouveau métier me plairait.

Un bon emploi me conviendrait.

GEORGE.

Il en est un où je te nomme.

TOM.

Rapporte-t-il beaucoup d'argent?

GEORGE.

D'aujourd'hui même il est vacant

Dans la prison de cette ville :

Celui de geôlier.

TOM.

Poste utile.

GEORGE.

Et qui demande un homme habile
En fait de ruses.

TOM.

J'en sais tant !
Et cette place, ce haut grade ?...

GEORGE.

Je puis le demander pour toi
A mon père le vice-roi.

TOM, *très surpris.*

Quoi ! ton père !... ah ! camarade !
Ah ! monseigneur, pardonnez-moi !

GEORGE.

Du silence !

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot !

TOM.

Je suis muet.

ENSEMBLE.

GEORGE.

TOM.

Redoublons de mystère, etc. Ah ! l'excellente affaire, etc.

GEORGE, *se retournant vers Patrice.*

Je viens de l'interroger, et il me paraît moins coupable
que vous ne pensiez.

PATRICE.

Lui, mylord ! le plus hardi bandit des trois royaumes !

TOM.

Du tout ; il y a des circonstances atténuantes, et mon-
seigneur sait bien mieux que vous ce que j'ai fait.

PATRICE.

Monseigneur est trop bon il faut le détromper. (*aux
douaniers.*) Amenez les témoins. (*voyant entrer Sarah.*) Ah !
voici justement celui que j'attendais.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SARAH, *que l'on amène.*GEORGE, *à part.*

Sarah!

TOM, *de même.*

Oh! le diable s'en mêle!

PATRICE, *à George.*

Tenez, mylord, voilà l'honnête fille qui nous a livré les contrebandiers.

SARAH, *à Patrice.*

Que me voulez-vous?... il faut que je retourne auprès de lui.

PATRICE.

Auprès de qui?

SARAH.

Silence!... (*Elle écoute.*) Non, non, je me trompe, il est tranquille.PATRICE, *à Tom.*

Voyons, connais-tu cette femme?

TOM, *avec effronterie.*

Je ne l'ai jamais vue.

SARAH, *riant.*

Ah! vous voilà, Tom? bonjour, mon cher ami. Je vous croyais pendu.

TOM, *entre ses dents.*

Que la peste puisse t'étrangler toi-même!

SARAH.

Puisque vous ne l'êtes pas, vous devez avoir du genièvre à vendre?... mais ce n'est plus moi qui cacherai vos marchandises. Vous pouvez désormais les mettre avec les autres dans les ruines du vieux château de Kilnok.

PATRICE, *à Tom.*

Que dis-tu de cela?

TOM.

Est-ce que vous ne savez pas que c'est une folle ?

SARAH.

Jusqu'ici j'ai été discrète... je n'ai rien dit...

TOM, *entre ses dents.*

Oui, je te conseille de t'en vanter !

SARAH.

Mais je n'ai plus peur maintenant, ma mère est morte, et je me vengerai de vous tous qui me faisiez battre.

PATRICE, *à Sarah.*

Ah ! ah !... ils étaient donc plusieurs ?

SARAH, *souriant.*

Oh ! oui ! il y en avait un autre... mais il était bon, il était brave, il me défendait... (*pleurant.*) J'ai eu bien du chagrin !... j'ai pleuré !... ma mère me disait qu'il en aimait une autre... la jolie Effie, la fille du soldat Jackins !... O mon Dieu ! quand ces souvenirs me reviennent !...

TOM, *à Patrice.*

Vous voyez bien qu'elle n'a pas deux idées de suite.

PATRICE.

Tais-toi ! (*à Sarah.*) et c'est autre que vous aimiez ? il faut me dire qui il est.

SARAH, *passant vivement devant lui.*

Jamais ! jamais !... et quand je verrais la mort devant moi ! quand je serais menacée de tous les supplices... (*voyant George et poussant un grand cri.*) Ah !...

(*Elle tombe dans les bras de Patrice.*)

FINAL.

SARAH, *égarée et revenant à elle lentement.*

Qui donc a dans mon ame
Rappelé mes beaux jours ?
C'est moi qui suis sa femme,
Car il a mes amours
Pour toujours !

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

TOM , à *Patrice*.

Quand je disais qu'elle était folle!
Le croyez-vous d'après cela?

PATRICE.

Oui, je le crois d'après cela.

SARAH , *riant*.

Moi folle , dites-vous ? ah ! c'est ce qu'on verra.
Son retour me console !
Ma raison reviendra.

(Elle chante .)

Tra , la , la , la , la , la , la .

(On entend au dehors un appel de trompettes .)

SARAH .

Écoutez ! quels accens funèbres
Soudain font tressaillir mon cœur !
Et quelles épaisses ténèbres
M'environnent de leur horreur !

SCÈNE XIII.

GEORGE , JENNY , PATRICE , SARAH , TOM .

GEORGE , à *Jenny* , *très pâle*.

C'est vous , Jenny ! je vous revois !
Parlez ! quelle est sa destinée ?

(Jenny se tait .)

O ciel ! est-elle condamnée ?

JENNY , *tremblante*.

Non , pas encore : on est aux voix.
Mais les juges avaient un air sombre et sévère
Qui m'a fait trembler et sortir.

GEORGE , *près de la porte*.

Écoutons ! quel silence !

JENNY .

Hélas ! on délibère.

SARAH , *gaiement à Jenny*.

C'est vous , Jenny ? qu'avec plaisir
Je vous rencontre !

PATRICE, *retenant Sarah.*

Du silence!

Elle est là, de sa sœur attendant la sentence.

SARAH, *cherchant ses idées.*

Sa sœur?... eh! mais, je crois, c'est Effie!... en effet,

Elle était ma rivale et son autre amoureuse.

On veut donc me venger? c'est bien fait! c'est bien fait!

(*pleurant.*)

Elle me rend si malheureuse!

TOM, *brusquement.*

Eh! non, ce n'est pas ça.

SARAH.

Comment?

PATRICE.

On l'accuse d'avoir immolé son enfant:

Et bientôt un arrêt sévère...

SARAH, *vivement.*

Quoi! que dites-vous? une mère!...

Cela n'est pas! oh! non, vraiment!

(*souriant.*)

On aime tant un bel enfant

Qui nous sourit et nous console!

PATRICE, *haussant les épaules.*

Qu'en savez-vous?

TOM, *riant de Patrice.*

Est-il bon celui-là

De causer avec une folle!

SARAH.

Ah! je suis folle! je suis folle!

Fort bien! c'est ce que l'on verra.

(*chantant.*)

Tra, la, la, la, la, la, la.

(*Elle va s'asseoir dans un coin du théâtre à gauche et arrange son manteau sur ses genoux comme pour couvrir et bercer un enfant. Autre appel de trompettes.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC D'ARGILE, BOURGEOIS DES DEUX SEXES,
QUELQUES SOLDATS, *sortent de la salle du tribunal.*

GEORGE.

O ciel! mon père! la sentence?...

LE DUC, *aux soldats, montrant Jenny.*

Messieurs, qu'on éloigne sa sœur!

GEORGE.

Ah! mon père!

JENNY.

Ah! monseigneur!

GEORGE, *regardant son père.*

Je frémis d'un tel silence.

JENNY, *égarée.*

De ma sœur quel est le sort?

Parlez! répondez-moi.

LE DUC, *baissant la tête.*

La mort!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

TOUS, *hors Sarah.*

SARAH, *dans son coin, comme
si elle berçait un enfant.*

O sort fatal! arrêt terrible!

Il me sourit! il est sensible

De la loi quelle est la rigueur!

A tous mes soins, à mon malheur!

Faut-il qu'elle soit inflexible

Dors d'un sommeil doux et paisible,

Pour la jeunesse et le malheur!

Dors, mon enfant, dors sur mon cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, EFFIE, *suivie d'autres soldats.*

(*George et Jenny courent à elle pour la soutenir.*)

EFFIE.

Un arrêt inexorable

Vient de condamner mes jours!

Je meurs sans être coupable !

(*bas à George.*)

Je meurs en t'aimant toujours !

GEORGE, *à son père.*

De ma douleur je ne suis plus le maître !

Quoi ! rien ne peut l'arracher au trépas ?

SARAH, *se levant vivement et attirant Jenny.*

Écoute ! aujourd'hui je vais être

Heureuse.

JENNY, *avec douleur.*

Laisse-moi.

SARAH, *la retenant.*

Non ! écoute tout bas.

JENNY.

Et quoi donc ?

SARAH.

Il m'aimait avant elle ;

Après sa mort c'est moi qu'aimera l'infidèle.

Pour posséder son cœur, le plus cher de mes biens !

JENNY, *montrant Effie.*

Tu maudirais ses jours ?

SARAH, *avec passion.*

Je donnerais les miens.

JENNY.

Laisse-moi, malheureuse !

PATRICE, *repoussant Sarah.*

Ah ! que d'extravagance !

Tais-toi, folle, tais-toi, silence !

SARAH, *retournant sur son siège.*

Ah ! je suis folle ! eh bien ! c'est ce que l'on verra.

(*chantant.*)

Tra, la, la, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

TOUS, *hors Sarah.*

SARAH, *dans son coin.*

O ! sort fatal, arrêt terrible ! etc. Il me sourit, il est sensible, etc.

(*Des soldats entourent Effie pour la conduire en prison ; Jenny, au désespoir, se jette dans ses bras ; le duc retient George près de lui. Le rideau se baisse.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Une salle de la prison. Des guichets à droite et à gauche ; une porte au fond un peu à droite : quand elle s'ouvre, on voit le commencement d'une chambre obscure et resserrée. Au lever du rideau, les prisonniers en grand nombre sont à jouer aux cartes par terre ou sur des bancs ; d'autres boivent ou fument leur pipe. Une grande lampe suspendue au plafond. Un petit miroir cassé accroché au mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOEUR DE PRISONNIERS.

Dieu des voleurs, dieu des filous,
Honneur à toi ! protège-nous !
Chacun ici te rend hommage ;
Viens soutenir notre courage !
Délivre-nous, protège-nous,
Dieu des voleurs, dieu des filous !

ALTREC, *tenant un verre.*

Demain, je le gage,
Le gibet m'attend ;
Pour que le voyage
Se fasse gaïment,
Versez à plein verre
Le rhum, le porter,
C'est fort salulaire
Contre le grand air.

CHOEUR.

Versez à plein verre, etc.

GILBY.

Et pourquoi donc perdre courage ?

ALTREC.

Se résigner est d'un vrai sage.
Être pendu c'est mon destin,
Ce sera le vôtre demain.

GILBY, *en confidence.*

De nous sauver j'ai le moyen.

ALTREC.

Comment! et que prétends-tu faire?

GILBY, *voyant arriver le géôlier.*

C'est le nouveau géôlier que l'on dit si sévère.

Cessons un pareil entretien.

CHOEUR.

Versez à plein verre, etc.

SCÈNE II.

LES PRISONNIERS, TOM, *en géôlier.*

TOM.

Salut, mes pensionnaires. Chantez, morbleu! chantez!
ne vous dérangez pas.

GILBY, *regardant Tom.*

Que vois-je!

ALTREC, *de même.*

Est-il possible!

GILBY.

C'est Tom!

ALTREC.

Eh! oui, c'est lui!

TOM, *froidement.*

Moi-même, mes anciens.

TOUS, *s'approchant.*

Quel bonheur!

GILBY.

Et moi qui te croyais pris depuis quelque temps d'un
torticolis?

ALTREC.

Qui diable t'en a sauvé?

TOM.

Mon mérite, j'en avais tant! on a pensé que pour être bon geôlier, pour garder des coquins adroits et rusés, il fallait quelqu'un qui connût la partie : et on m'a donné ce poste honorable.

ALTREC.

Tu le méritais bien.

GILBY.

Certainement ; tu ne l'as pas volé.

ALTREC.

C'est la première fois ; et si on ne donnait jamais les places que comme cela...

TOM.

Que voulez-vous, mes enfans? il fallait être comme vous sous les verroux, ou bien vous y tenir, et je n'ai pas hésité.

GILBY.

Tu as bien fait dans l'intérêt général.

ALTREC.

Tu sais qu'on est venu au château de Kilnok saisir nos marchandises ; nous nous sommes battus en gens d'honneur.

GILBY.

Oui, voilà Altrec qui a tué par derrière un employé de l'accise.

TOM.

Vraiment!

ALTREC, *froidement.*

Que veux-tu?... un mouvement de vivacité; on n'est pas parfait.

GILBY.

Et c'est pour cela que demain à la parade on lui fait cadeau d'une cravate de chanvre.

TOM, *froidement.*

Nous sommes tous mortels.

ALTREC, *de même, fumant sa pipe.*

Parbleu!... aussi, par prudence, je me suis vendu ce matin au docteur Robinson, le premier chirurgien d'Édimbourg.

GILBY.

Oui, le docteur l'a acheté une guinée.

ALTREC.

C'est toujours cela de sauvé.

TOM.

Une guinée? tu ne l'as jamais valu.

GILBY.

De son vivant, c'est possible... mais après...

TOM.

C'est juste... un beau garçon .. un grand gaillard...

GILBY.

Nous venons de le boire.

ALTREC.

Et ça m'a fait du bien. (*tui offrant un verre.*) Si le cœur t'en disait?

TOM.

Merci : je ne bois plus. J'ai besoin de ma tête.

GILBY, à voix basse.

Et nous de la nôtre. Apprends que nous méditons un coup de main où tu vas nous servir.

TOM.

Un complot! alors ne me dites rien.

ALTREC.

Qu'est-ce que cela signifie?

TOM.

Cela signifie que j'ai été contrebandier, que je veux bien être geôlier, mais que je ne serai jamais espion. Gardez votre secret; chacun pour soi : Dieu pour tout le monde ! Allons, voici l'heure de la retraite: rentrez dans vos cabinets; il faut que je donne audience à cette jeune fille qui doit mourir ce soir. Nettoyez-moi la place.

GILBY.

On dit qu'elle est jolie cette fille?

ALTREC.

Et c'est pour cela qu'on la fait passer avant moi. Elle a

séduit les juges; toujours des faveurs et des préférences pour les jolies femmes.

GILBY, *bas à Tom.*

Un seul mot: puisque tu ne veux pas aider à notre délinquance, jure-moi de rester neutre seulement pendant cette nuit.

TOM, *brusquement.*

Silence!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Anciens camarades
 Sur terre et sur mer,
 De mes nouveaux grades
 Je ne suis pas fier.
 Mais il nous faut rompre,
 Tel est mon devoir;
 Et de me corrompre
 Perdez tout espoir.
 Coquins, mes amis,
 Hélas! j'en gémis!
 Mais vous faire grace
 Ne m'est plus permis:
 Je suis homme en place,
 Bonsoir, les amis!

DEUXIÈME COUPLET.

Alors que nous happe
 La main de Thémis,
 L'homme adroit échappe
 L'imbécile est pris.
 Aussi voilà comme,
 J'en suis désolé,
 Nouvel honnête homme,
 Je vous tiens sous clé.
 Coquins, mes amis,
 Hélas! j'en gémis!
 Mais vous faire grace
 Ne m'est plus permis:

Je suis homme en place,
Bonsoir, les amis!

(*Les prisonniers sortent en grondant et avec des gestes menaçans.*)

SCÈNE III.

TOM, EFFIE.

(*Pendant la sortie des prisonniers Tom est allé ouvrir la petite porte du fond, et il revient sur le devant de la scène avec un air soucieux.*)

TOM, encore seul.

Peste soit de l'ordre que le juge m'a donné là! Pauvre fille!... lui annoncer qu'il faut mourir dans une heure!... à cause de la famille ils ont décidé que le supplice n'aurait lieu que pendant la nuit; ils appellent cela des égards!... Je n'aurai pas le cœur de lui apprendre qu'il n'y a plus d'espoir; je crois sur mon ame que je deviens tendre et sensible. (*appelant d'une forte voix.*) Holà! hé!... viendrez-vous enfin? la porte est ouverte.

EFFIE, entrant en scène par la porte que Tom a ouverte.

Est-ce moi que vous appelez?

TOM.

Oui, avancez, n'ayez pas peur, et regardez-moi un peu, s'il vous plaît.

EFFIE.

Comment?... c'est vous, Tom?... le compagnon de George?

TOM.

Et concierge de ce château de plaisance depuis hier au soir. Je vous ai envoyé un lit, de l'eau fraîche, des fruits... enfin j'ai fait ce que j'ai pu.

EFFIE.

Je vous remercie. Ainsi donc, tout le monde m'abandonne excepté vous?

TOM.

Eh ! mon Dieu, non ; personne ne vous oublie. Le duc d'Argyle avait obtenu trois jours de sursis dans l'espoir que votre enfant se retrouverait : George est parti pour cette recherche.

EFFIE.

Et il ne revient pas ? point de nouvelles ?

TOM, *avec embarras.*

Non... et les trois jours sont expirés... Et les maudits bourgeois qui vous ont condamnée sont si jaloux de leurs prérogatives ! le duc n'a aucun droit sur leur juridiction... Ainsi, ma chère petite... Vous comprenez?... (*à part.*) Elle n'entend pas.

EFFIE, *dans la rêverie.*

Pas encore de retour !

TOM.

Si je pouvais vous sauver ce serait déjà fait, j'y ai songé toute la nuit. Mais depuis la dernière révolte les guichets sont remplis de soldats. J'ai examiné aussi la vieille charpente du clocher de Saint-Saturnin, qui touche à la prison du côté du nord ; mais il faudrait marcher sur un toit de malédiction où un chat sauvage ne se tiendrait pas. Et cependant la folle de la montagne y a établi son nid... là-haut, sous la grande cloche... comme une hirondelle.

EFFIE.

Ah ! ne croyez pas que je voulusse m'échapper d'ici comme si j'étais coupable. Non, non, mon innocence me rassure ; j'ai prié Dieu du fond de mon cœur, et sa bonté m'a secourue ; il m'a envoyé l'espérance.

TOM.

L'espérance?... (*à part.*) Qui diable aurait le courage de la détromper ?

EFFIE.

Mais écoutez-moi, Tom ; vous pouvez me rendre un grand service.

TOM.

Et lequel ?

EFFIE.

Ma sœur Jenny qui pleure sur mon sort...

TOM.

Eh bien ?

EFFIE.

A travers les grilles de ma fenêtre je viens de l'entendre sur la place; elle m'a appelée!... les soldats la repoussent. Oh! si vous pouvez me permettre de la voir, je vous prie! je vous supplie...

TOM, *empressé.*

Eh! que ne parliez-vous? je vais vous la chercher.

EFFIE.

Ah! que vous êtes bon!

TOM.

Il suffit; attendez, vous pouvez rester là. Je cours et je reviens. (*à part, en sortant.*) Sa sœur! c'est trop heureux! Je vais lui dire tout et lui passer ma sottie commission.

SCÈNE IV.

EFFIE, *assise et rêvant.*

Bonne Jenny!... toujours soumise et fidèle à ses devoirs!... innocente fille de nos montagnes! et moi!... ô mon Dieu! notre enfance fut si paisible!... doux souvenirs!... Oh! je les reverrai ces champs où je suis née! l'air bienfaisant qu'on y respire ramènera le calme dans mon âme! on me rendra mon fils, et je verrai son père nous sourire à tous deux!

SCÈNE V.

EFFIE, JENNY.

(*Elle entre en marchant lentement et avec peine; elle est très pâle et tremblante.*)

JENNY, *dans le fond.*O mon Dieu! quel devoir à remplir! (*Elle s'approche*

peu à peu derrière la chaise d'Effie, passe doucement son bra autour de la tête de sa sœur et détourne son visage en retenant ses sanglots. Effie se lève vivement, étouffe un faible cri, et reste en silence, la tête sur le sein de Jenny.) Oui, Effie, c'est moi!... voici ta première amie. Pleure, pleure avec elle... parfois, on souffre tant de retenir ses larmes!

EFFIE.

Et mon enfant?... George?... mon père?... oh! parle, Jenny! parle-moi de tous ceux que j'aime!

JENNY, *avec douleur.*

Rien, ma sœur! rien de consolant à t'apprendre! ton fils est perdu pour toujours; George est de retour, je l'ai vu arriver, il est désespéré; le duc d'Argile ne peut que nous plaindre, et mon malheureux père, le tien, ce pauvre vieillard!... m'a ordonné de venir te voir, de le remplacer près de toi dans ce moment cruel... et de t'apporter... sa dernière bénédiction!

EFFIE, *avec un mouvement d'effroi.*

Quoi!... que dis-tu?... est-ce donc un adieu que tu m'apportes?... tu trembles!... comme tu es pâle!

JENNY.

Oui... j'ai eu peur sur la place!... les cris du peuple!... ils m'ont reconnue et suivie avec leurs flambeaux.

EFFIE.

Des flambeaux?... et pourquoi?... quelle cérémonie?...

JENNY.

Et puis, la voix brusque de ce geôlier qui m'a fait entrer... ce qu'il m'a dit ensuite à l'oreille et qu'il faut que je t'apprenne...

EFFIE, *vivement.*

Ton trouble augmente encore!... ah! quel pressentiment! Mon sort est-il fixé?... quoi!... sitôt?... cette nuit?... oh! parle, parle-moi!

JENNY, *avec la plus grande douceur.*

Ma sœur! prends pitié du peu de force qui me reste! j'en ai besoin! Pauvre fille que je suis, il faut que je songe à mon père, que je vive encore pour lui: qu'il retrouve en

moi seule et mes soins et les tiens!... Ah! crois-moi, quand de pareils malheurs frappent une famille, ceux qui quittent la vie ne sont pas les plus à plaindre... Ton fils t'appelle au séjour des anges!... pour aller près de lui, implore ce Dieu qui nous afflige, mais qui fait grâce au repentir! Notre séparation est affreuse, mais elle ne sera pas longue! la douleur usera promptement nos tristes jours, et bientôt, je l'espère, nous nous retrouverons dans un monde meilleur.

EFFIE, *résignée et à genoux.*

Je suis prête, achève... la bénédiction de mon père!

JENNY.

Je ne changerai rien à ses paroles.

ROMANCE.

O ma fille chérie!
C'est toi qui va mourir!
Dieu prolonge ma vie,
Et tes jours vont finir!
Puisse, hélas! ma prière
Fléchir pour toi le ciel!
Et reçois de ton père
Le pardon solennel!

EFFIE, *se levant avec calme.*

Je ne suis plus tremblante,
Adieu, ma pauvre sœur!
Oui, ta voix innocente
Rend la paix à mon cœur.
Adieu donc! mais, de grâce,
Le soir, priant le ciel,
Souviens-toi de ma place
Au foyer paternel!

(*Elles retombent dans les bras l'une de l'autre.*)

SCÈNE VI,

LES MÊMES, TOM, SARAH, avec une toilette bizarre et de la paille dans ses cheveux arrangée en guise de fleurs.

TOM, traînant Sarah dans la salle.

En prison, langue maudite! en prison! tu voulais me faire pendre, et c'est moi maintenant qui vais te mettre sous les verroux. Ainsi va le monde, méchante sorcière!

SARAH; riant.

En prison, moi? taisez-vous, mon ami; vous déraisonnez, vous perdez le sens.

TOM.

Ah! c'est moi qui suis fou.

SARAH.

Assurément: qu'ai-je donc fait pour qu'on me punisse?

TOM.

Depuis vingt-quatre heures tu ne fais que voler; de la paille, du lait, une corbeille neuve chez le vanier, et un rideau de soie qui servait d'enseigne au tapissier de la grande rue.

SARAH.

Ce n'est pas pour moi, on n'a rien à me dire; d'ailleurs, je n'ai pas le temps de rester ici. J'ai ordonné d'illuminer l'église, les cloches vont sonner: il faut que je sois là; voyez comme je suis parée!

TOM.

Ah! madame se marie peut-être?

SARAH.

Oh! non, c'est une autre cérémonie. Mon mariage se fera plus tard, quand George reviendra; il me l'a bien promis.

TOM, à Jenny.

Emmenez votre sœur; cette bavarde lui ferait mal.

(Jenny et Effie rentrent dans la chambre.)

SARAH, *qui a regardé autour d'elle.*

C'est beau ici ! cela vaut mieux que mon clocher. Ah !
voici un miroir : voyons ma toilette.

TOM, *regardant entrer Effie.*

L'instant approche ; le peuple la demande à grands cris,
on va venir la chercher, je n'y veux pas être moi ; un porte-
clef la leur donnera. Je m'en vais m'enfermer : au diable
le métier !

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SARAH, *seule, tenant le petit miroir.*

RONDEAU.

Emmy sous l'ombrage,
Et loin du hameau,
Voyait son image
Dans un clair ruisseau ;
Ce miroir fidèle
Fit dire à la belle :
Quel joli portrait !
Quel joli portrait !
Mais sur l'onde claire,
La folle bergère
Jette son bouquet,
Et tout disparaît !
Fillette jolie,
La fleur du hameau,
Hélas ! de ta vie
Voilà le tableau.
Dans un vain délire
On te voit toujours
Chercher à détruire
La paix de tes jours.
Au lieu d'être sage
Au sein du bonheur,
Tu formes l'orage
Que trouble ton cœur !
Emmy sous l'ombrage, etc.

SCÈNE VIII.

SARAH, *replaçant le miroir et restant à se regarder encore.*
 GEORGE, UN PORTE-CLEF.

GEORGE, *au porte-clef, avec accablement.*

Où est sa chambre?

LE PORTE-CLEF, *montrant la porte d'Effie.*

La voilà, mylord ; la porte est entr'ouverte.

GEORGE :

Il suffit.

(*Le porte-clef sort.*)

SCÈNE IX.

GEORGE, SARAH.

GEORGE, *tombant sur un siège.*

Je n'ose entrer... aucun moyen de la sauver ! Je voulais l'enlever en me mettant à la tête des contrebandiers, mais leur vaisseau a disparu de la côte ! et les trois hommes qui étaient à terre ont été pris par la faute ou la folie de Sarah !

SARAH, *se retournant.*

Sarah?... me voilà : qui m'appelle ?

GEORGE, *la voyant et toujours assis.*

Que fait-elle ici ?

SARAH.

Ah ! je devine. On vient me chercher. (*Elle s'approche de la chaise de George avec cérémonie et lui fait une profonde révérence.*) Mylord, me voilà prête ; donnez-moi la main, je vous prie.

GEORGE.

Que voulez-vous, Sarah ?

SARAH.

Vous le savez bien, mylord : vous êtes le parrain ; partons pour le baptême.

GEORGE.

Elle ne me reconnaît plus.

SARAH.

Venez, dépêchons-nous. Oh ! je veux le mettre sous la garde de Dieu ! je veux baptiser mon enfant !

GEORGE, *se levant vivement.*

Un enfant, dites-vous?...

SARAH, *reculant.*

Ah ! vous m'avez fait peur.

GEORGE, *avec réflexion et regret.*

Ah ! mon infortune me fait oublier sa démence, et ma raison s'égaré comme la sienne ! Entrons.

(*Il va vers la porte d'Effie.*)

SARAH, *le retenant.*

Où allez-vous ? ce n'est point par-là ; venez, venez ; oh ! vous verrez comme il est beau ! je lui ai fait un berceau avec une corbeille et des rideaux verts !... et je l'appelle George !... Et quand son père reviendra, je lui dirai : Tiens, tiens, vois comme j'ai pris soin du petit ange que tu m'as envoyé dans la cabane de ma mère !

GEORGE, *frappé d'une idée.*

Qu'entends-je !... chez sa mère !... en effet ?... Effie a déclaré... O mon Dieu ! les malheureux s'attachent à l'ombre d'un espoir !...

SARAH.

Silence ! parlez bas !... si on me l'enlevait encore !

GEORGE.

Comment?...

SARAH.

Oui, oui ! on me l'avait volé ; mais je l'ai retrouvé ! j'ai repris mon enfant !

GEORGE, *avec un grand trouble.*

Ah ! mène-moi vers lui !... que je le voie aussi !... Sarah ! reconnais-moi !... un éclair de raison !... je suis George ! un ami !... reconnais-moi, de grace !

SARAH, *avec force.*

Laissez-moi! laissez-moi!... vous avez l'air méchant!
vous voulez me tromper... vous êtes George, vous!... avec
ces beaux habits?... oh! quelle différence!... laissez-moi!
laissez-moi!

FINAL.

GEORGE, *d part.*

Ah! calmons-nous, s'il est possible!
Cherchons, hélas! à l'attendrir.

SARAH.

George était bon, doux et sensible;
J'en ai gardé le souvenir.

GEORGE, *avec douceur.*

Écoute-moi!

SARAH, *brusquement.*

Ce n'est pas toi.

GEORGE.

Regarde-moi.

SARAH.

Ce n'est pas toi.

(*Ici on voit le porte-clef introduisant un sous-officier et deux soldats par la porte de la dernière coulisse à gauche. Ils traversent le fond du théâtre et entrent tous dans la chambre d'Effie. George et Sarah, sur le devant de la scène, ne les voient point passer et le duo continue.*)

SARAH, *avec douceur.*

Je l'aime trop pour m'y méprendre;
Vous n'avez pas son air si doux;
Vous n'avez pas cette voix tendre
Qui disait: Sarah, m'aimez-vous?

GEORGE, *de même.*

Un seul instant daigne m'entendre!
Rappelle-toi ces jours si doux
Où ton ami, d'une voix tendre,
Te disait: Sarah, m'aimez-vous?

SARAH , *s'écriant.*

Ah!

GEORGE.

M'aimez-vous?

SARAH.

J'ai cru l'entendre !

GEORGE.

Écoute-moi!

SARAH.

Cette voix tendre!...

GEORGE.

Regarde-moi!

SARAH.

Ces traits si doux!...

GEORGE , *bien doucement.*

Ah! Sarah, Sarah, m'aimez-vous?

(*Sarah pousse un cri et tombe dans les bras de George. En ce moment, Effie sort de sa chambre avec sa sœur et les soldats; en voyant Sarah dans les bras de George, elle fait un geste de désespoir; sa sœur lui montre le ciel et tout le cortège sort précipitamment par la porte à gauche. George et Sarah ne voient rien de leur passage et de leur sortie. Le duo continue.*)

ENSEMBLE *très vif.*

SARAH.

GEORGE.

Ah! c'est sa voix si tendre!
C'est lui que je revois!
C'est lui qui vient me rendre
Mon bonheur d'autrefois.

Oui, c'est un ami tendre,
C'est lui que tu revois,
Et qui voudrait te rendre
Ton bonheur d'autrefois.

GEORGE , *avec instance et curiosité.*

Et maintenant ?

SARAH , *sans l'écouter et parcourant le théâtre.*

Bonheur suprême!

GEORGE.

Tu me disais?

LA PRISON D'ÉDIMBOURG,

SARAH.

Ah! que je t'aime!

GEORGE.

Reparle-moi de cet enfant
A qui ton amitié fidèle...

SARAH.

Tais-toi!... c'est vrai... je me rappelle...

GEORGE.

Eh bien?

SARAH, *cherchant ses idées.*

Un instant, un instant...

(On entend sur la place en dehors.)

LE PEUPLE.

Place! place! place!
Qu'elle n'échappe pas!
La loi veut son trépas.
La mort, et point de grace!
Place! place! place!

GEORGE.

Quels cris!

SARAH, *en délire.*

Les entends-tu là-bas?

Cet enfant! ils voudraient l'arracher de mes bras!

(croyant voir l'enfant.)

Ah! le voilà!

GEORGE, *désespéré.*

Grands dieux!

SARAH.

On vient me le reprendre!

GEORGE.

Son délire revient!

SARAH.

(à George.)

Voyez-vous ces soldats?

Tiens, tiens, cache-le bien, et songe à le défendre!

*ENSEMBLE très vif.***GEORGE**, *au désespoir.***SARAH**, *en délire.*

O tourment ! ô supplice

Quoi ! l'on veut qu'il périsse !

Plus cruel que la mort !

Un enfant ! quoi ! sa mort !

O Dieu ! sois-moi propice !

O céleste justice !

Prends pitié de mon sort !

Prends pitié de son sort !

LE PEUPLE, *en dehors.*

C'est l'instant du supplice !

Des méchants c'est le sort.

Que le sien s'accomplisse !

Point de grace ! la mort !

SCÈNE X.**LES MÊMES**, **TOM**, *accourant en désordre et un sabre à la main.**On entend sonner le tocsin et on voit les petites fenêtres grillées de la salle éclairées en dehors par un incendie. Grand bruit d'orchestre.***TOM**, *arrivant.*

Alarme, alarme générale !

Au large ! au diable la prison !

Tous ces coquins, race infernale,

Ont mis le feu dans la maison.

GEORGE, *voulant courir à la chambre d'Effie.*

Effie !...

TOM, *le retenant.*

Est déjà sur la place.

GEORGE.

Grand Dieu ! courons !

TOM, *à Sarah.*

Il faut marcher.

Viens voir brûler ton vieux clocher !

La flamme a gagné la charpente.

SARAH, *poussant un cri et courant en dehors.*

Ah !

TOM.

Décampous!

GEORGE, *suisant Sarah.*

Jour d'épouvante!

SCÈNE XI.

ALTREC, GILBY, TOUS LES PRISONNIERS, *traversant le théâtre avec des torches de paille embrasées.*

BACCHANALE.

La victoire est à nous!
Sauvons-nous! fuyons tous!
A la lueur des flammes
Quittons ces lieux infâmes!
Sauvons-nous, fuyons tous!
La victoire est à nous!

SCÈNE XII.

Le théâtre a changé à vue, et représente la place d'Édimbourg éclairée par l'incendie et couverte de monde; d'autres habitants aux fenêtres; dans le fond on voit le clocher. Les flammes ont gagné l'escalier intérieur qui est en bois; la charpente du dôme est aussi en feu. On voit Sarah à une haute galerie du clocher.

EFFIE, GEORGE, TÔM, JENNY, LE DUC D'ARGILE,
y arrivant un peu plus tard.

CHOEUR GÉNÉRAL, *désignant Sarah.*

Ah! la voilà!... point de secours!

Mon Dieu! c'en est fait de ses jours!

SARAH, *criant et tenant une corbeille d'osier façonnée en berceau et recouverte d'un rideau.*

George! ton fils!

GEORGE, *à Effie.*

Ah! ton enfant!

EFFIE, *s'écriant.*

Qu'as-tu dit?

PEUPLE.

O ciel! son enfant!

SARAH, *criant.*

Attends; attends!

EFFIE, *à genoux.*

O Dieu puissant!

(*Sarah coupe avec un couteau une corde de cloche qu'on aperçoit à travers les ouvertures du clocher, attache le berceau et le descend le long du mur extérieur, en évitant les lucarnes d'où s'échappent les flammes.*)

CHOEUR, *entourant Effie.*

Ah! juste Dieu! la pauvre mère!

On l'accusait injustement!

O ciel! écoutez sa prière,

Prenez pitié de son tourment!

(*Le berceau est saisi par George. Effie se précipite, soulève le rideau du berceau qu'on a posé à terre et pousse un cri de joie. Le duc d'Argile tient la main de son fils et puis tend les bras à Effie. Jenny les yeux au ciel fait partie de ce groupe. Sarah au milieu des flammes croise les bras comme résignée à la mort. Le rideau se baisse.*)

FIN.